

KENZA MIKAELSON

FUCKING *Roomie*

À toutes mes Kaylee.
À celles et ceux qui souffrent en silence,
qui doutent de leur valeur,
qui ne voient plus la lumière.
Vous êtes fort-es.
Vous êtes courageux-ses.
Et vous méritez de guérir.
De vivre.
Pas seulement de survivre.

Avertissements

Cher·ère·s lecteur·rice·s,

Fucking Roomie est une romance saine entre deux êtres cabossés par la vie et que tout oppose. Deux êtres qui n'attendaient plus rien de l'amour, mais qui vont, malgré eux, se retrouver, se heurter, s'appivoiser. C'est une histoire de reconstruction, d'espoir, de guérison.

Kaylee et Hayden ont dû traverser le pire pour atteindre le meilleur. Voilà pourquoi je tiens à vous informer que ce récit traite de sujets très délicats.

Si aucun sujet sensible ne vous affecte, je vous invite à tourner la page et à plonger directement dans leur histoire. Dans le cas contraire, je vous encourage à prendre un moment pour consulter la liste suivante et à vous écouter avant de poursuivre votre lecture.

Ce roman contient des scènes de violences psychologiques et physiques, des agressions sexuelles détaillées, ainsi que des situations de non-respect du consentement. Il traite aussi du deuil, de la perte de parents, de la dépression, de l'abandon d'un enfant à la naissance, et mentionne le suicide. Vous y trouverez également des thèmes liés à la peur de l'intimité, au dégoût de soi, à des crises de claustrophobie, au meurtre, à l'enlèvement, à la manipulation psychologique et aux insomnies.

Prenez soin de vous et très bonne lecture.

Avec tout mon amour,
Kenza

Prologue

On dit que l'amour est un sentiment inexplicable. Première source de plaisir, d'épanouissement, de plénitude. L'amour est une force. Il est signe de chance, de fortune, de succès. Certains disent même qu'il nous est impossible de ne pas aimer. L'amour est partout : universel, intemporel. Il n'a pas de couleur, de règles, d'origines.

L'amour d'un parent symbolise la protection, la sécurité. Il est naturel, inconditionnel, presque inévitable.

L'amour fraternel nous enseigne le partage, l'entraide, la solidarité. Il est là pour nous épauler, nous encourager, nous défendre envers et contre tout.

L'amour amical, lui, est différent. Il s'apprend, se cherche, se construit. Contrairement à d'autres formes d'amour, il n'est ni inné, ni automatique. Il se mérite, se cultive, s'ancre dans la confiance, la complicité, la fidélité. Il existe pour rappeler que les liens du sang ne sont pas toujours nécessaires et qu'il peut être tout aussi puissant.

Et puis, il y a l'Amour, avec un grand « A ». Le plus rare, le plus complexe. Comme l'amour amical, il exige confiance, complicité, fidélité, mais il va plus loin. Il est plus profond, plus intime. Il nous force à explorer nos pensées, à comprendre nos corps, à révéler nos désirs les plus enfouis. Il nous pousse à affronter nos ombres, à embrasser nos failles.

Tous ces types d'amour sont différents. Ils nous enseignent des choses diverses, nous comblent de manière unique. Cependant,

Fucking Roomie

ils partagent un point commun : ils peuvent nous briser en un instant.

Nos parents peuvent nous tourner le dos, nous rejeter sans même avoir essayé de nous connaître. Ils peuvent s'en aller, par choix ou par accident.

Nos frères et sœurs peuvent nous jalouser, nous dénigrer, nous trahir par égocentrisme.

Nos amis peuvent se lasser, nous abandonner, changer et ne plus nous correspondre.

L'Amour, quant à lui, peut nous juger, nous contrôler, nous tromper, nous déchirer.

Au fil des années, j'ai appris que l'amour était ce qu'il pouvait nous arriver de meilleur ou de pire...

Qu'il était hors de notre contrôle, et que ses conséquences pouvaient être terribles, brutales, redoutables, tragiques.

L'amour commence souvent comme un ami bienveillant, une lumière dans l'obscurité, une promesse de bonheur. Mais ce n'est qu'un masque. Une illusion. Il nous apprivoise pour mieux nous écraser.

L'amour est un cercle vicieux. Il nous extrait de notre bulle, nous ouvre au monde, nous fait goûter au bonheur, nous révèle ses merveilles. Puis, sans prévenir, il nous prive de tout et nous laisse brisé, seul, à terre, sans même nous demander notre avis.

J'ai lu quelque part qu'il était préférable d'avoir aimé et perdu ce qu'on aime plutôt que de n'avoir jamais connu l'amour...

Clairement, le petit malin qui a écrit ça n'a jamais expérimenté la perte, la vraie. Celle qui détruit à petit feu, qui comprime les poumons jusqu'à suffocation. Celle qui hante, froisse, entaille, détraque et tue progressivement, lentement, impitoyablement.

Chapitre 1

Kaylee

— *Désolée, Kaylee, je ne vais plus pouvoir t'aider.*

Voilà la phrase que je me passe en boucle depuis un quart d'heure tout en détruisant mes poumons afin d'arriver à temps à mon premier cours de la journée.

J'avais rendez-vous ce matin avec mon ancienne propriétaire, je pensais que la discussion serait rapide et qu'elle ne me mettrait pas en retard. Apparemment, j'avais tout faux. En plus d'avoir été complètement inutile, elle s'est éternisée et m'a plombé le moral pour les semaines à venir.

— *Je t'ai accordé plusieurs semaines alors que les demandes se multipliaient. Je ne peux pas me permettre de conserver cet appartement sans locataire plus longtemps, m'a-t-elle dit de son air le plus triste.*

Tu parles, je lui demandais seulement une ou deux semaines de plus, histoire d'avoir un petit temps supplémentaire pour trouver un colocataire. Mais quand on est étudiante, sans garant, la confiance n'est pas au rendez-vous.

Bon, une part de moi – la plus raisonnable et la moins têtue – comprend que je ne suis pas le nombril du monde et que les gens doivent bien vivre. Miranda m'a fait une fleur en me mettant l'appartement de côté le temps que je trouve un remplaçant à mon traître d'ancien colocataire, qui se trouve être mon meilleur ami.

Filant le parfait amour avec son nouveau petit-ami, Nolan Harry Grey a décidé qu'il était primordial d'emménager avec lui

Fucking Roomie

et d'abandonner sa seule complice comme une vieille chaussette indésirable.

Il te laisse quand même squatter son canapé, sa salle de bains et son frigo sans rien te demander en échange, me souffle la voix raisonnable dans ma tête.

— La ferme, grommelé-je un peu trop fort à en juger les quelques étudiants qui me dévisagent.

Je n'y prête pas attention et continue ma course sans fin. Mon cours commence dans six minutes trente, et je dois encore me taper les quatre étages qui me séparent de l'amphithéâtre. J'active le mode *warrior* et grimpe les marches quatre à quatre.

Trois minutes quarante.

Je m'autorise enfin à reprendre mon souffle lorsque j'aperçois l'objet de mes désirs. Et non, ce n'est malheureusement pas un bon gros plat de gnocchis *alla romana*, mais bien ma salle de cours pour les deux prochaines heures. Je comble la distance en marchant, tout en ordonnant à mes poumons et à mon cœur de ralentir. Je respire comme un bœuf. Sachant que les gens me prennent déjà pour une folle qui parle seule, inutile d'aggraver mon cas. Pas que l'avis des autres me touche, mais la société exige certains « codes » que même les plus rebelles ne peuvent transgresser.

Conneries.

Lorsque je pénètre dans la grande salle, je suis soulagée de voir que Médusa, alias madame Peterson, n'est pas encore arrivée. Les étudiants l'ont surnommée ainsi car elle a réellement le pouvoir de pétrifier n'importe lequel d'entre nous d'un simple regard. Cette femme est aussi brillante que terrifiante, et personne ne souhaite se trouver en travers de son chemin. Elle enseigne la psychologie cognitive et comportementale à l'université de Boston depuis quinze ans et ne s'est jamais adoucie avec le temps. En ce

qui me concerne, c'est la deuxième année que je fréquente son cours. C'est la prof la plus sévère, mais aussi l'une des meilleures. Faire partie de sa classe est une chance qu'aucun étudiant ne doit laisser passer s'il veut pouvoir exceller en psychologie.

L'amphi est déjà bien rempli mais, par chance, mon rang favori, c'est-à-dire le troisième en partant de la fin, est libre. Je ne suis ni une mauvaise élève, ni une rebelle. J'aime étudier et excelle depuis mon arrivée à l'université. Cependant, j'ai des problèmes avec la sociabilité et les gens en général. Je déteste être au centre de l'attention, je déteste les hypocrites qui n'en branlent pas une et qui te demandent tes notes à la fin du cours. Je préfère largement me tenir en retrait, loin des regards, des bavards et des yeux pétrifiants de Médusa.

Je glisse rapidement sur un des sièges non occupés du rang convoité avant de sortir mon ordinateur. Médusa a pour habitude de commencer sans prévenir. Elle ne répète pas, n'attend pas, ne propose aucune aide. Le but est d'être autonome, de noter le maximum d'informations et de prier pour avoir une note correcte aux examens. Beaucoup ont abandonné. Je me demande parfois si ce n'est pas son but, terroriser afin de se retrouver en petit comité. À croire qu'elle déteste autant les autres que moi.

Les vibrations de mon téléphone me sortent de mes pensées. Je n'ai même pas besoin de regarder pour savoir qu'il s'agit de Nolan. Très peu de gens ont mon numéro : ma grand-mère et ma petite sœur passent quasiment toujours par les appels, j'ai vu Miranda ce matin... Et c'est à peu près tout.

Nolan

Yo Parky, alors l'appart' ?

« Parky » est le surnom que mon imbécile de meilleur ami m'a attribué. Mon nom de famille est Parker, il a donc trouvé

Fucking Roomie

« mignon » le fait de remplacer la fin par un « y ». Non, Nolan Grey n'est pas reconnu pour son intelligence.

Kaylee

Je crois que je vais devoir squatter ton canap' un peu plus longtemps que prévu 😞

Nolan

Merde, elle ne peut pas te faire une fleur ?

Kaylee

Elle a déjà été trop compréhensive d'après elle. On en parle ce soir, Médusa ne va pas tarder.

Nolan

Bonne chance.

Il ponctue sa phrase de smileys « grelottants » et « apeurés ». Je ne peux réprimer un petit rire et ne remarque même pas que quelqu'un essaye de me parler.

— Enfin, bébé, j'ai bien cru que j'allais devoir te sortir la tête de ce téléphone, soupire la voix à mes côtés.

Je fronce les sourcils en entendant cet affreux surnom et ne suis pas totalement surprise de voir qui l'a prononcé.

Hayden Jones.

Un des connards les plus populaires de cette université, grâce à son précieux titre de capitaine de l'équipe de hockey. Il a un fan club aussi grand que ce bâtiment, un sourire et des yeux à faire défaillir n'importe qui... sauf moi. Je déteste ce gars. Non,

rectification. Pour le détester, il faudrait déjà s'y intéresser. Chose que je n'ai pas faite en deux ans et qui n'arrivera sûrement pas cette année. C'est d'ailleurs la première fois que je me retrouve face à lui, ce qui est aussi désagréable que déstabilisant. Hors de question que je me laisse perturber par monsieur Colgate.

— Pardon ?

— Oui, je t'excuse, tu ne pouvais pas savoir. Mais j'aimerais vraiment que tu le fasses, si ça ne te dérange pas.

Pourquoi je ne comprends absolument rien à ce qu'il raconte ? La rumeur est donc vraie, les sportifs sont complètement cons. Ou alors, j'ai loupé une partie de l'histoire.

— Tu vas me dire de quoi tu parles, enfin ! m'écrié-je, complètement perdue.

— Je te demandais de te décaler de quelques sièges, c'est ma place ici.

Ouais, finalement, j'aurais préféré l'avoir ignoré dès le début.

— Tu me fais marcher ? répliqué-je en lâchant un petit rire nerveux.

Vaut mieux pour lui que ce soit le cas, je n'ai vraiment pas la tête à cogner quelqu'un aujourd'hui.

— Non, bébé, je suis toujours assis ici en amphi. Une sorte de place porte-bonheur. Je suis surpris que tu ne sois pas au courant.

Mais pour qui se prend-il ? Le président des lieux ?

— Primo, tu évites les « bébés ». Deuzio, j'ai passé une sale matinée, alors tes caprices de diva, tu te les gardes.

Il ne me quitte pas du regard, comme s'il attendait quelque chose.

— Tertio ? demande-t-il d'un air insolent.

Fucking Roomie

— Quoi tertio ?

— Tu as dit « deuzio » sur un ton qui laissait présager une suite, j'attends.

Oh bordel, je vais me le faire.

— Va te faire foutre, voilà le petit trois.

— C'est prévu pour ce soir, mais si c'est ta manière de demander, je peux te caser dans mon planning.

Heureusement que je n'étais pas en train de boire, car mon voisin de devant en aurait fait les frais. À la place, je mime un haut le cœur. Ce garçon est aussi culotté que je l'imaginais.

— Je préfère mourir de la peste, mais merci de la proposition, rétorqué-je avec un sourire forcé.

Je me détourne sans lui prêter une seconde de plus d'attention, puis l'entends soupirer et se glisser sur le siège d'à côté. Il va vraiment rester là pendant deux heures ?

— T'es nouvelle ? me questionne-t-il en s'approchant un peu plus.

Quel boulet. Si je continue de l'ignorer, est-il possible qu'il comprenne que je ne souhaite pas faire la conversation ? Probablement, on va opter pour ça.

— Ouh-ouh, je te parle.

Ignorer, ignorer, ignorer, me répété-je intérieurement.

— Tu dois sûrement être nouvelle, sinon tu ferais partie de mon fan club.

J'ai essayé, mais cette dernière phrase est tellement stupide que je ne peux réprimer un éclat de rire plus longtemps. Con, bruyant, égocentrique... Ce gars va vraiment me faire sortir de mes gonds avant le début des cours.

— Putain, mais tu vas la fermer ? Tu n'es pas le centre du monde, Hayden Jones. Et oui, je connais ton nom parce que je ne suis pas nouvelle. Je ne suis simplement pas amatrice de ton petit fan club. Alors maintenant, tu vas gentiment la boucler, dégager ou m'ignorer, parce que c'est ce que moi je compte faire.

Sur cette dernière phrase, je me tourne définitivement. S'il n'avait pas réclamé la place quelques minutes plus tôt, j'aurais sûrement changé de rang, mais hors de question de lui donner ce qu'il cherche. Je n'ai qu'à prier pour que monsieur « j'obtiens toujours ce que je veux » ne me dérange plus. Je ne serai pas aussi calme, la prochaine fois.

Heureusement pour moi, et c'est bien la première fois que je dis ça, Médusa fait enfin son entrée. Juchée sur ses talons vertigineux de dix centimètres, elle avance avec une assurance presque intimidante, ses hanches se balançant doucement dans son tailleur sur-mesure. Elle ne regarde personne, ses yeux fixés sur son bureau, une mallette fermement tenue entre ses mains. Cette femme est un paradoxe vivant : à la fois terrifiante et fascinante. Sa capacité à décortiquer l'esprit humain et à comprendre les motivations les plus sombres des autres est presque surnaturelle. C'est exactement ce que je veux devenir : une personne capable de déchiffrer pourquoi certains choisissent de trahir, pourquoi la violence existe, ce qui pousse les humains à mal agir.

— La culpabilité et la peur sont les premiers facteurs qui déclenchent les mauvais actes. Une personne ne naît pas mauvaise, elle ne naît pas avec un cerveau détraqué. L'acte nécessite des pensées, les mauvais actes nécessitent des pensées dysfonctionnelles. La phrase « agir sans réfléchir » est absolument grotesque. Nous n'agissons jamais sans penser à quelque chose avant. C'est le cerveau qui ordonne, il y a toujours cette phase de préliminaires qui se passe là-haut.

— Ça se passe plutôt en bas les préliminaires, ricane un gars dans une rangée un peu plus bas.

Ce qui n'échappe évidemment pas à Médusa. Ce petit con va faire les frais de sa mauvaise humeur, et bien plus tôt que prévu. Il doit sûrement être nouveau.

— Un commentaire, jeune homme ? demande madame Peterson sans le lâcher du regard.

Terrifiant, un regard terrifiant. Elle avance lentement, chacun de ses pas ponctué par le claquement glaçant de ses talons au sol. Mauvais signe, très mauvais signe.

— Un commentaire ? répète-t-elle en arrivant face à lui.

Je l'entends déglutir de ma place. *C'était avant de parler qu'il fallait tourner la langue sept fois dans ta bouche, idiot.*

— Non, évidemment, les petits malins de votre genre ne savent que murmurer des âneries pour amuser la galerie. Pas étonnant, quand on n'est même pas fichu d'avoir assez de conversation pour intéresser une femme.

Quelques « ohhh » s'élèvent dans la salle, mais sont aussitôt réduits au silence par un simple regard de Médusa.

— Vous savez quoi, monsieur ici présent nous a donné le parfait exemple. On pourrait croire qu'il est simplement idiot et qu'il a dit la première chose qui lui est passée par la tête. Mais non. Son cerveau, aussi minuscule soit-il, a eu le temps d'assimiler mes propos, de les relier à une émotion, puis d'agir en conséquence.

Un sourire vicieux se dessine sur son visage.

— Il a pensé qu'en sortant une blague de ce genre, il amuserait l'audience, qu'il réussirait à attirer deux-trois minettes pour tenter de leur faire passer un bon moment. Tout était réfléchi, même s'il ne le savait pas. Son inconscient a fait le travail pour lui.

D'un geste sec, elle attrape le carnet posé sur la table du malheureux et le fixe intensément avant de l'envoyer violemment contre

le mur à sa gauche. Le fracas fait sursauter les quatre étudiants les plus proches.

— Maintenant, je vais vous demander de quitter ma salle et de ne plus jamais y remettre les pieds. Je m'assurerai que votre note à ce cours soit à la hauteur de votre intelligence. Hors de ma vue.

Elle n'a pas une seule fois levé la voix, mais ce n'était absolument pas nécessaire pour que les trois quarts de la salle soient complètement tétanisés. Le pouvoir de Médusa a encore frappé. Le concerné s'empresse de ramasser ses affaires, les mains tremblantes. Puis, sans jeter un dernier regard, il quitte l'amphi à vitesse grand V.

— Voilà un excellent exemple de ce qu'il faut faire si vous souhaitez passer le semestre hors de cet amphithéâtre, reprend-elle calmement. Je ne suis pas votre amie. Je ne suis pas là pour rire de vos idioties. Mon cours est une opportunité pour ceux qui savent la saisir. Être accepté ici était la première étape. Y rester est une autre histoire. Vous voulez apprendre ? Alors fermez-la et écoutez. Les petits clowns, dehors. Les cancre, dehors. Compris ?

Après un hochement de tête général, Médusa reprend sa place et continue son cours.

— Eh bah, elle n'est pas commode, la vieille, marmonne Hayden.

Et tu n'as encore rien vu, mon coco. *Le prochain débile à sauter, ce sera toi.*

* * *

— Je suis exténuée ! soufflé-je en m'affalant sur le canapé qui me sert de lit depuis quelques semaines.

— La sportive que tu es a dû adorer courir à travers le campus, s'esclaffe Nolan en poussant mes jambes pour me rejoindre.

Je tire la langue en lui adressant mon plus beau majeur. Il est actuellement dix-neuf heures et je viens à peine de rentrer. Après le cours de Médusa, j'ai rejoint celui de monsieur Steiner : psychologie sociale. Heureusement, pour celui-là, le crétin de service ne m'a pas suivie. Je suis d'ailleurs surprise qu'il participe à celui de madame Peterson, étant donné que je ne l'y ai jamais croisé. Et croyez-moi, Hayden Jones est tout sauf quelqu'un qui passe inaperçu. À commencer pour toutes les filles qui bavent littéralement devant lui et vendraient leur mère pour un rencard à ses côtés.

Ridicule.

C'est surtout quelqu'un de banal, d'imbu de sa personne, certes bon en sport mais ça s'arrête là. Même s'il semblait étrangement attentif au cours de Médusa.

Pourquoi je pense à cet idiot, au juste ?

— Toujours pas de nouvelles d'un possible colocataire ?

Je pousse un long soupir en secouant la tête.

— Non. J'ai mis une annonce il y a quelques jours, mais aucun appel. Et maintenant, sans appart' à leur proposer, je ne suis pas sûre de trouver quelque chose.

— Tu as essayé les petites annonces sur Internet ? Peut-être qu'une personne est aussi en galère et qu'elle en a un de dispo à partager ?

J'avoue ne pas être emballée par cette idée, mais maintenant que Miranda a officiellement remis mon appart' sur le marché, je ne vais plus avoir le choix.

Nolan et moi, on s'est rencontrés en première année. Je me suis inscrite trop tard, les chambres sur le campus étaient toutes prises et il fallait que je trouve un endroit où vivre. Puis ce gros nou-nours a été placé sur mon chemin. Il avait placardé une annonce

sur le campus, le loyer était raisonnable, l'appart' plutôt confortable. La seule chose qui m'avait stressée était de le partager avec un garçon.

Heureusement pour moi, Nolan s'est avéré être totalement gay et vraiment gentil. Adopté à l'âge d'un an après une grave maladie pulmonaire non traitable dans son pays d'origine, il a été transféré aux États-Unis pour l'opération. Le médecin qui l'a soigné est tombé sous son charme et a décidé de l'adopter. Lors de notre premier Thanksgiving ensemble, j'ai rencontré ses parents. Comme ils habitent Cape Cod, une péninsule à une heure de Boston, il m'a invitée à les rejoindre. Caroline et Hugh Grey sont aussi adorables que leur fils et m'ont accueillie comme leur propre fille.

Nolan et moi avons vécu ensemble pendant deux ans. Je n'avais pas vraiment d'amis et ne faisais plus confiance à personne, mais Nolan a su briser la carapace que j'avais construite. Il m'est vite devenu indispensable, même si je m'étais juré de ne plus jamais laisser quelqu'un occuper une place aussi importante dans mon existence.

Puis, durant cette deuxième année d'université, Clayton O'Connell est entré dans sa vie et a chamboulé son petit cœur. Leur relation est vite devenue sérieuse. Ils ont alterné entre notre appart' et celui de Clay, puis ont fini par trouver la situation ridicule. Emménager ensemble semblait logique.

Sauf qu'ils ont oublié un détail dans leur super plan : moi. Je n'ai pas les moyens de payer un appartement seule, ce qui rendait la colocation avec Nolan idéale, et je me voyais mal revenir sur le campus, même si j'aurais peut-être dû y penser. Alors Nolan et Clay ont gentiment accepté de m'héberger le temps que je trouve une solution. Ils ne me mettent pas la pression mais ont emménagé ensemble pour une raison : avoir leur intimité. Il est donc hors de question que je m'impose ici indéfiniment.

— Je crois que je vais devoir m’y mettre. Je suis un peu désespérée, là.

Mon meilleur ami me redresse et m’attire contre lui. Il fait vingt centimètres et un bon quarante kilos de plus que moi, et pourtant, je n’ai jamais trouvé plus confortable que ses bras. J’ai eu du mal avec son côté tactile, au départ. Mais Nolan n’a pas abandonné, et maintenant, je ne me sens en sécurité nulle part ailleurs que près de lui.

— Ça va aller, Parky. Tu peux rester ici autant de temps que tu le souhaites, tu ne seras jamais à la rue. Compris ? murmure-t-il en caressant mon dos.

— Je le sais, Nono, mais Clay et toi avez besoin de votre intimité, je ne veux pas...

— Tss-tss, ne raconte pas de conneries. Mon mec et moi, on a toute l’intimité du monde, même avec toi.

— Super, maintenant j’ai des images en tête que je préférerais ne pas avoir, grimacé-je, déclenchant l’hilarité de mon ami au passage.

— Fais pas ta vierge effarouchée, Parky. Ce que je veux dire, c’est que toi et moi, on est une famille. Tu passeras toujours en premier, Clay ou pas Clay.

Oui, Nolan est toujours aussi sentimental, une caractéristique avec laquelle j’ai eu du mal au départ. Pourtant, aujourd’hui, bien que je ne souhaite plus connaître aucun type d’amour, il a su trouver sa place dans mon cœur. Ce qui me terrifie tous les jours. J’aime cet homme, mais mon amour n’engendre que chaos et malheur.

— Bonsoir, bonsoir, s’écrie une voix en débarquant dans le salon.

Le visage de mon meilleur ami s’illumine à la vue de son copain, et je ne peux réprimer un sourire à mon tour. Clay, en plus

d'être canon et sportif, est aussi un rayon de soleil. Il illumine chaque pièce dans laquelle il passe, voilà pourquoi il s'entend si bien avec Nolan.

— Ouuh, je sens la déprime par ici, ajoute-t-il alors que son regard jongle entre Nolan et moi.

— Rien de grave, juste Kaylee qui vient officiellement de perdre l'appart'.

— Mince, la proprio n'a pas pu le garder plus longtemps ?

Je secoue la tête.

— Non, elle doit bien le louer, et je n'ai ni garant ni coloc sous la main. Complètement fichu, réponds-je, l'air abattu.

— Non, non, non, pas cet air de petit chiot, Parker. Je vais mettre les gars sur le coup et on va te trouver un coloc rapidement. On se rejoint au bar. Tu bosses, ce soir ? demande Clay.

— C'est mon jour de repos, je reste ici.

Mes amis grimacent. Je travaille au *Gracy*, le bar le plus fréquenté par les étudiants de la fac. C'est ce qui me permet de payer mon loyer et ma vie en général. Grâce aux horaires, je peux suivre les cours et travailler. Les pourboires sont plutôt bons, et même s'il y a souvent des gros lourds, Nolan assure toujours mes arrières.

— Allez, tu es jeune, tu dois t'amuser. Qui sait, peut-être qu'un beau gosse te fera passer l'envie de rester célibataire pour le restant de ta vie ? me dit Clay avec un demi-sourire.

Je mime une envie de vomir, déclenchant un énième éclat de rire. Ils savent tous les deux que je ne souhaite absolument pas me caser, ni coucher avec qui que ce soit. Les relations n'apportent que des problèmes, mon passé me l'a clairement fait comprendre. Hors de question que je revive toutes les merdes que j'ai tenté d'effacer.

Fucking Roomie

— Ça n'arrivera probablement pas dans cette vie, mais bien essayé.

— Très bien, tu mourras seule, entourée de tes huit chats, soupire Nolan.

— Je préfère les chiens.

Mes amis lèvent les yeux au ciel alors qu'un sourire s'étire sur mon visage. Je n'ai pas besoin de copain quand j'ai deux garçons aussi fous, drôles et attentionnés.

Tout ce dont j'ai besoin, c'est d'une nouvelle coloc, et je ne reculerai devant rien pour la trouver.